



COUP DE POUSSH *aux artistes*

Porte Pouchet, entre Paris et Clichy, l'immeuble ne paie pas de mine. En attente de réhabilitation depuis plusieurs mois, les bureaux sont devenus des ateliers d'artistes et le lieu un incubateur où travaillent plus de 200 créateurs venus du monde entier. Visite guidée de cette « factory » à la française qui pourrait bien faire des petits.

Texte Thomas Thévenoud / Photos DR

→ Tourner le dos au périph'

Certains voient encore le périphérique comme une frontière. Depuis le 13^e étage de l'immeuble Poush, on dirait plutôt une orbite. Notre regard suit d'abord le long ruban de lumières au mouvement perpétuel qui ceinture la capitale, remonte à l'assaut de la butte Montmartre – qu'on n'avait jamais vu si haute – puis se perd dans le ciel de Paris. La lumière est partout, la vue est hypnotique. « On pensait que tous les artistes allaient demander à s'installer de ce côté-là de l'immeuble pour avoir la vue sur le périph' et Paris, mais en fait, non. La vue est trop belle, elle les empêche de travailler », confie Laure Confavreux-Colliex, la cofondatrice et directrice générale de Manifesto, l'agence de conseil et de production culturelle qui a porté le projet Poush. C'est elle qui nous guide dans les étages de cet ancien immeuble de bureaux à l'allure de gros Lego gris posé au bord du périphérique.

→ Un refuge pour les artistes

Conçu à l'origine comme un incubateur artistique, Poush est devenu, avec la pandémie, un refuge pour les artistes. La start-up artistique s'est faite



cocon. Ouvert en mai 2020, quelques jours après le premier déconfinement, il a permis à beaucoup de jeunes artistes de continuer à travailler, ce qu'ils n'auraient pas pu faire en restant chez eux. Les tarifs de location sont abordables, la solidarité a joué à plein et, aujourd'hui, la ruche tourne à plein régime. La seule contrainte, ce sont les ascenseurs, qui ne permettent pas de transporter des œuvres de grand format ou trop lourdes.

Pour le reste, tout est permis. Parenthèse enchantée au milieu d'une pandémie mondiale qui ravage le monde de la culture, Poush a favorisé les rencontres et l'émergence de nouveaux talents parmi les quelque 225 artistes qui ont vécu et travaillé là durant dix-huit mois.

→ La ville-tuyau

Dans les couloirs, la moquette grise et l'éclairage blafard rappellent l'atmosphère du

bureau. Au 13^e étage, en poussant la porte, on s'attend à entrer dans le service compta, mais on se retrouve en pleine jungle amazonienne. Kenia Almaraz Murillo est née en 1994 à Santa Cruz de la Sierra, en Bolivie, et elle a emménagé ici dès le début de l'aventure Poush avec ses métiers à tisser et... trois garçons. Comme le dit la critique d'art franco-américaine Joanna Cohen, « Kenia illumine chaque endroit où elle se trouve. » Dans les 80 m²



**“225 ARTISTES
ONT VÉCU
ET TRAVILLÉ
ICI DEPUIS
DIX-HUIT MOIS”**



L'artiste bolivienne
Kenia Almaraz Morillo





de leur atelier, on trouve de tout : des plantes vertes géantes, des aquariums à poissons rouges, des statuette du dieu inca Ekeko, des consoles de jeux vidéos et même, privilège suprême en ces temps de confinement, une salle de cinéma privée. Au mur, des rubans adhésifs phosphorescents dessinent l'entrelacs d'un réseau de tuyauterie. À l'écran, les images du métro tokyoïte rappellent que la ville aussi est une espèce de tuyauterie. Je comprends maintenant pourquoi ils ont choisi d'avoir la vue sur le périph'...

→ Une jungle de LED

Quand la lumière revient, elle est couleur. Les LED font la transition avec l'univers de Kenia. La jeune artiste bolivienne utilise un langage ancestral, celui des métiers à tisser. Le sien, tout en bois, a plus d'un siècle et demi. Elle s'y assied avec des allures de concertiste et ouvre un grand cahier noir, comme une partition. À l'intérieur se déploie son univers sous forme de dessins et de textes : les couleurs de la Bolivie, de ces oiseaux aux plumes multicolores dont elle est la seule à connaître le nom, des lacs salés qui inspirent ces tissages les plus abstraits, mais aussi les figures des cartes du tarot de Marseille, des rois et des dieux, ou encore le récit de ses rêves... Kenia a un rêve en particulier : elle aimerait tisser les étoiles. Depuis quelque temps, elle intègre la lumière dans ces tissages. « *La LED est entrée dans ma vie* », dit-elle en montrant la partie de l'atelier occupée par les garçons, avec leur table de mixage et leur console de production audiovisuelle. Magie de la rencontre de deux univers artistiques qui vivent désormais ensemble, comme une famille. Coup de Poush du destin...

→ Le noir de l'espace

Au 3^e étage aussi, Caroline Corbasson s'occupe des étoiles. Après ceux de la forêt



Caroline Corbasson

“ON DIRAIT DES WARHOL REVISITÉS PAR SOULAGES”

amazonienne, nous entrons en contact avec les esprits du cosmos. Dans son atelier aux allures monacales, la jeune artiste de 31 ans travaille le noir astronomique et floral. Des vieux grimoires de botanique au sol, des plaques photographiques d'un autre

âge qui racontent la quête des astéroïdes dans le désert américain, des traces noires sur le sol... Au mur, trois portraits de fleurs : des iris qui se déclinent du plus clair au plus sombre. On dirait des Warhol revisités par Soulages. L'émulsion de charbon utilisée

pour réaliser ces tirages photographiques transforme le pollen en poussière d'étoiles. Le noir est lumière. Le bout des doigts de Caroline Corbasson est noir du charbon qu'elle utilise aussi pour dessiner à main levée le cercle du monde, tout en gardant un œil sur le périph' qui, lui, continue à tourner en contrebas, comme une orbite.